

## Le Cirque de la Lisière

### Djallil Saada et Hamid Taieb

Essai sur le travail de Lea Roth<sup>1</sup>

Nous avons vu chez Lea Roth tout un réseau d'analogies avec le cirque et avec les limites, les lisières. Les personnages qui sont présents à la surface évanescence des ses toiles en noir et blanc jouent avec le spectateur à un jeu de cache-cache. Ils semblent être indéfinissables. Qui sont ces gens ? On ne peut pas vraiment y répondre. Nous, nous avons répondu à la question à la lumière de personnages de cirque toujours prêts à basculer dans autre chose que ce qu'ils sont, toujours à la limite d'autre chose. Ainsi les trois séries de dessins que nous commentons, *Les Fausses jumelles*, *Ex-fumeuses* et *Les Souriantes*, seront respectivement des contorsionnistes, des cracheurs de feu et des clowns. Mais ils seront également à la lisière de ces rôles, menacés qu'ils sont, pour les uns par la contingence du corps, pour les autres par l'auto-combustion et pour les derniers par le rire cynique.

Un brin de douceur, un soupçon de légèreté, une once de malice, un doigt d'insouciance et un zeste d'indolence drapé dans un sportswear *Adidas* tout en sobriété ; *Les fausses jumelles* sont confortablement allongées et rêvassent, tandis qu'autour d'elles semble régner un calme absolu. Leurs rondeurs même, comme une épaisse écorce, contribuent à cette impression de tranquillité amusée, ce qui crée au final des personnages baignant dans une sécurité totale. Sûres d'elles comme des enfants et leur doudou, l'une d'elles tient un poivrier, objet de toutes ses attentions. Elle le triture, le caresse, lui parle de ses doigts habiles ; lui, la prunelle de ses yeux, le doux anesthésiant, l'étincelle qui met le feu à la poudrière de ses songes. Voilà campée l'atmosphère à laquelle nous renvoie cette première série de dessins de Lea Roth. Mais, il dépasse tout de même, ici et là, quelques lambeaux de chair, quelques excroissances et quelques absences. En quelques mots, ce calme n'est qu'apparent et une oreille plus fine entendra que quelque chose gronde là-dedans : un corps à deux visages, l'un attirant et l'autre repoussant, l'un possible et l'autre moins concevable.

<sup>1</sup> La partie du travail de Lea Roth que nous traiterons est constituée de toiles en noir et blanc, nous omettons donc de parler de ses peintures en couleur, de ses installations et d'autres types d'objets artistiques qu'elle confectionne et qui nécessiteraient des critiques supplémentaires ou différentes de celles-ci.

Par un fin jeu de déformation et de mise à l'épreuve des perspectives et des proportions, Lea Roth injecte des torsions dans ses dessins. L'harmonie dont il était question auparavant disparaît au profit de multiples fêlures qui transpercent *Les fausses jumelles* de part et d'autre.



*Les fausses jumelles*, 2005, 2 pièces de 130 x 47 cm, Encre de chine sur papier.

Traversées de spasmes intérieurs, elles se contorsionnent par endroits et se dépècent par d'autres, dans l'inertie et la nonchalance. Les cuisses des jumelles se distordent, s'entrecroisent et s'unifient pour donner le sentiment que leur taille s'est prolongée jusqu'au niveau de leurs genoux. Elles défient le regard d'autrui corporellement, tout en s'offrant à lui telles ces odalisques de Delacroix. Ces corps semblent être secrètement brisés, mais sans pleurs ni cris, ecchymosés et ainsi distordus, ils se jettent, amorphes, à la face du monde. Tout à coup se dévoile devant nous un univers fait de totale contingence, hasardeux, aléatoire, où la construction rationnelle du corps est mise en question, jouée aux dés. Ces femmes ne sont plus couchées dans un lieu protégé du désordre, mais sont au contraire constituées par ce dernier. Elles sont traversées par des contorsions involontaires. La totale contingence du corps, voilà la grande découverte des *fausses jumelles*, voilà leur grand spectacle.

D'où un dialogue souterrain avec les seuils, les limites. Ces personnages sont sur le point de perdre leur organisation corporelle, leur organisme dirait Artaud, mais ils ne le perdront pas. Il y a une manière d'installer ces corps à la limite du basculement qui est propre à Lea Roth, une manière de dire : «elles ont failli voir leurs membres répartis dans tout l'univers, mais ça n'est pas arrivé». Ce thème du basculement, ou de la lisière, se retrouve, bien que sous d'autres formes, dans le reste des dessins commentés dans cet essai.

La peau des *Ex-fumeuses* semble imprégnée de fumée et de cendres, leur corps semble assailli

par les palpitations provoquées par la nicotine. Grises et ternes, car soumises à l'effet du tabac depuis trop longtemps, Les *Ex-fumeuses* sont plongées dans une espèce de somnolence néfaste. Lentement, au rythme du grésillement de la cigarette, ces personnages se perdent, ce qui est accentué par la vacuité de leur regard, voir par le cadrage de la toile, qui exclu leurs yeux du champ de vision du spectateur, comme si ils n'existaient pas. Une auto-combustion les menace constamment. Plus qu'avec de la peinture, c'est avec des odeurs et de la fumée que Lea Roth a peint ces dessins.



*Ex-fumeuses*, 2005, 3 pièces de 64 x 45 cm, Huile sur papier.

Les *Ex-fumeuses* sont dépensières, au sens que Bataille donne à ce mot. Elles jouent, avec la cigarette, le jeu de la part maudite, où la seule règle est celle de la «négativité sans emploi», de la pure perte et du sacrifice. Elles se mettent elles-mêmes en jeu pour le simple plaisir de jouer, avec comme seules règles celles de la surenchère et du défi. Tout le contraire de l'utilitarisme ou de l'eudémonisme, car l'acte de fumer se présente chez elles à la fois comme inutile et déplaisant. Elles risquent même leur vie à ce jeu-là, comme des cracheurs de feu insoucians, qui, dans le don que constitue le spectacle, s'oublie et se tournent totalement vers le public, ne vivant plus que pour l'autre, malgré le danger que peut constituer le retour de flamme.

On s'aperçoit, devant ces trois dessins, que le thème de la lisière est ici repris, mais avec une modalité différente, une vitesse différente. Le basculement de ces personnages, leur destruction par et pour la cigarette, se trouve être à la fois plus lent et plus long. Elles se sont installées sur cette limite depuis longtemps. Elles semblent toujours déjà placées au seuil de l'auto-combustion, comme si elle leur était consubstantielle. Cette limite les suit, elle les constitue. Elles ne basculeront donc pas, car il leur appartient d'être constamment en suspens. Elles sont ex-fumeuses, mais continuent à fumer, ce qui dénote une totale ambivalence par rapport au tabagisme, une impossibilité de se décider à arrêter ou à continuer. C'est cela leur rapport à la lisière, être sur le point

de partir en fumée, toujours sur le point de..., mais sans jamais basculer. Leur manière à elles de jouer avec le feu.



*Les Souriantes*, 2004, 3 pièces de 98 x 66,5 cm, Huile sur papier.

La posture est celle de la photo de mode ou du tabloïd. La tenue de la tête et le regard sont destinés au photographe. *Les souriantes* n'existent que par et pour le regard d'autrui. L'exhibitionnisme est leur principal attribut. Leur unique désir est de plaire, de plaire à tout le monde.

Pourtant, elles n'y arrivent pas, car leur sourire les en empêche, ce sourire que Lea Roth nous montre décharné, grinçant et qui ressemble presque à une plaie. Ces personnages exhibent en fait une dentition à la limite du monstrueux et qui contraste complètement avec leur objectif premier, celui de plaire. C'est donc un monde où les sentiments extériorisés n'ont pas de place. Leur sourire grinçant tourne en dérision leur pose stéréotypée, comme des clowns qui se moquent d'eux-mêmes, cyniquement. *Les Souriantes*, potiches de la rébellion, sont un bel exemple de cette fusion assumée et affirmée entre l'acceptation d'un modèle et son débordement/basculement en deçà ou au delà de lui-même.

Contrairement à ce qui était le cas pour *Les fausses jumelles* et les *Ex-fumeuses*, Lea Roth achève ici le basculement. Ces visages ont franchi une limite. Non pas celle, comme *Les fausses jumelles*, qui les sépare de la contingence, mais celle qui les séparait de la monstruosité. Le pinceau de Lea Roth fend alors l'air comme un fouet et lacère les traits de ces jeunes femmes. En insistant sur les nervures du cou, sur le raidissement du corps grâce aux instruments (craie noire, pinceau, huiles) contenus dans sa boîte à outils, Léa Roth restitue le saisissement d'un corps qui s'extirpe par une sorte de mouvement inerte, laissant échapper un rire caverneux à double tranchant. Les flots d'émotions et de sentiments se déversent et dessèchent le corps, qui devient aussi aride

qu'un désert. Les yeux des *souriantes* s'assombrissent, leurs doigts se tordent et une excroissance décharnée, sourire semblable à une fosse sceptique, leur pousse au milieu de la gueule. Pourtant l'une d'elles semble plus sobre, mais le léger rictus qui sort de sa bouche, son cou quelque peu tendu, nous laissent croire que cette apparence est trompeuse. Elle semble rire intérieurement du théâtre de futilité qui l'entoure, cyniquement et sèchement, elle aussi. C'est un rire qui libère et détruit en même temps.

Pourtant, ces personnages n'ont pas l'air de réaliser que leur sourire est dégénéré. On les dirait sans réflexivité, sans miroir, incapables de se voir de l'extérieur. Il y a une brisure du sujet dans ces toiles, une distance à eux-mêmes dans ces visages. Ces personnages n'arrivent pas à se saisir comme une totalité et ils n'en sont d'ailleurs pas une, puisque leur pose photogénique est en contraste irréductible avec leur sourire décharné. Ils semblent donc, d'emblée et pour toujours, s'inscrire dans une différence face à eux-mêmes.